

Dimitri Martin Genaudeau

La Fémis, Paris

SACRe (EA 7410) / École Normale Supérieure (ED 540) / Groupe de recherche de la Fémis

dimitri.martingenaudeau@lafemis.fr

Titre provisoire de la thèse : La connaissance des clowns – l'homme, l'animal et la machine dans le cinéma burlesque

Directeurs de thèse : Vincent Amiel et Serge Bozon



*Remember when?* (1925, Harry Edwards) / *Mon Oncle* (1958, Jacques Tati) / *The General* (1926, Buster Keaton)

Le corps de guimauve de Charlie Chaplin charrié par les rouages des machines de *Modern Times*, ou celui, tendu comme la corde d'un arc, de Buster Keaton, pris d'un sanglot mécanique sur la bielle d'une locomotive (*The General*), les frissons d'Harry Langdon lutiné par quelque poule friponne cachée sous sa cape (*Remember When?*), les moulinets de François le facteur chassant l'abeille importune (*Jour de fête*), Monsieur Hulot, dissipé, dispersé dans les arabesques d'un tube de plastique rouge jaillissant d'une chaîne de production détraquée (*Mon Oncle*) ou encore les hybridations baroques qui exaltent les automates de Charley Bowers – le cinéma burlesque n'eût de cesse d'explorer l'inquiétante frontière entre l'homme et le monde extérieur par la saccade des atouchements partagés entre le héros comique et ce que l'on désigne aujourd'hui par cet anathème : le « non-humain » (animaux, machines, plantes, objets, matières, etc.). L'actualité des thèmes et des préoccupations burlesques est plus vibrante que jamais : la critique du fordisme par Chaplin dans *Modern Times* semble aujourd'hui s'adresser au posthumanisme et aux nouvelles formes d'idolâtrie et de cynisme que suscite le « mythe moderne du progrès » (cf. Jacques Bouveresse, *Le mythe moderne du progrès*), tandis que l'innocence avec laquelle Buster Keaton donne la fessée au poisson qui a englouti sa balle de golf dans *Convict 13* détonne dans le sérieux des débats relatifs, par exemple, à l'éthique animale. Il est pourtant clair que le traitement des relations entre humains et non-humains dans le cinéma contemporain a pris le chemin d'une noire désespérance ; la poésie et l'ironie burlesque, si elles continuent d'exercer leur influence (Aki Kaurismäki, Roy Andersson, Bruno Dumont, Serge Bozon, Takeshi Kitano), ont largement cédé la place aux récits dystopiques, apocalyptiques ou postapocalyptiques du cinéma grand public où s'imaginent des mondes sans nature, dominés par les machines. À l'univocité des récits contrefactuels de science-fiction, le burlesque substitue une inquiétude fondamentale – et irrésolue – quant à la place de l'homme dans le monde, tantôt dominant toute chose, tantôt aliéné par les êtres et la matière, toujours incertain des limites de sa propre existence ; la contrefactualité (cf. Mark Hunyadi, *Morale contextuelle, L'Homme en contexte*) qui s'exerce dans le comique est ainsi plus intense et sa subversion plus éclatante : délivrée de toute forme d'idéalisme moral (au profit d'un « réalisme moral », cf. Petr Král, *Le Burlesque ou la morale de la tarte à la crème*), elle n'a d'autre horizon que les limbes de l'étrange, elle se complait dans le trouble tout en maintenant la présence d'un contexte sensible, elle agit à l'intérieur même du monde et offre ainsi le miroir le plus fidèle des interrogations qui obsèdent nos relations avec les non-humains : relations embourbées, salmigondis sans fin où les êtres et les choses se confondent. La puissance contrefactuelle du rire déclenché par le spectacle de cette confusion ne pourrait-elle avoir pour effet paradoxal d'éclaircir – de démystifier – la manière dont nous nous représentons nos échanges avec les non-humains ? Si tel était le cas alors il pourrait bien y avoir dans cet art du renversement et du désordre qui distingue le burlesque comme une connaissance des choses par leur envers, une connaissance du non-sens (cf. Jacques Bouveresse, *Dire et ne rien dire : l'illogisme, l'impossibilité et le non-sens*) : la connaissance des clowns.

Pour trouver la juste forme de cette inquiétude qui tourmente aujourd'hui nos rapports aux machines ou aux animaux, il semble essentiel de résoudre le paradoxe qui consiste à dépeindre l'altérité non humaine par le biais d'une technique humaine : le cinéma. L'étude des films burlesques devra nous aider à formuler notre propre réponse (sous la forme d'un film) à ce paradoxe.